

NOS PESSIMISTES

Quand certains esprits entêtés n'ont pas pu faire accepter leurs idées, quand les événements ont démoli une part considérable de leurs prévisions, ils deviennent pessimistes. C'est-à-dire qu'ils s'efforcent de trouver et de crier que tout va au plus mal partout. Ils croient ainsi se faire une justification de leurs aberrations passées. C'est une manière à eux de dire: Nous avons bien raison. Tous les maux réels, possibles, ou simplement imaginaires, sont étalés par eux, sous les plus noires couleurs, avec une complaisance satisfaite, qui ne parvient pas à se dissimuler ni même ne l'essaye beaucoup. Les pessimistes engraisent leur orgueil des malheurs publics, qu'ils étalent avec une satisfaction parfois voisine de l'arrogance.

Nous avons eu, pendant la guerre, de ces pessimistes qui n'ont jamais voulu croire à la possibilité de la victoire des Alliés; qui ont toujours vu le présent et l'avenir drapés de noir; qui ne pouvaient pas signaler un succès des Alliés—et ils le signalaient sans enthousiasme ni réjouissance—sans faire prévoir que le plus difficile restait à faire, que l'Allemagne et ses alliés disposaient de forces sur lesquelles nous ne pourrions l'emporter que par l'épuisement de toutes nos ressources. Bien entendu, ces pessimistes élevaient de retentissantes lamentations sur nos échecs, se répandaient en vitupérations, où ils se complaisaient manifestement, sur toutes les fautes réelles ou non, toujours grossies, qu'ils pouvaient découvrir de notre côté, et quand ils n'en pouvaient découvrir assez pour satisfaire leur appétit, ils accusaient la censure de diminuer leur ration de mauvaises nouvelles, et escomptaient largement les tristes réalités qu'ils étaient sûrs de découvrir plus tard.

Parce que leur orgueil de prophète s'obstinait à proclamer la victoire impossible, nos pessimistes se gardaient bien d'encourager ceux qui croyaient à la victoire et y travaillaient. Ils trouvaient plutôt leur satisfaction à s'en moquer et ils se répandaient en plaintes retentissantes contre les sacrifices et les restrictions qu'imposaient la guerre.

Étaient-ils pacifistes? En face des ennemis de l'Angleterre et même de la France: très certainement. En face de leurs adversaires à eux: aucunement. Nos pessimistes avaient pour principe qu'il était inutile de combattre les Allemands; pour eux la chose était d'ailleurs impossible, les Allemands étant loin et eux ne voulant pas sortir de leur pays pas plus que de leurs théories. Pour abrégier la guerre et ramener une paix quelconque—une paix sans victoire—ils faisaient la guerre à la guerre des Alliés. La plupart, pas tous, se fussent proclamés calomniés d'être traités de pro-Allemands; ils se contentaient d'être anti-Alliés. Il y a en effet une nuance dans les mots.

Tels furent nos pessimistes pendant la guerre.

Depuis que l'armistice a interrompu les opérations militaires, nos pessimistes ont changé de tactique, sans avoir à changer de champ de bataille. Ce n'est pas, en effet, à l'étranger qu'ils font la guerre, c'est au pays.

Tout continue donc, à leur gré, d'aller mal, très mal, et la victoire ne leur a pas inspiré un cri d'enthousiasme, ni un chant de joie: signe aussi manifeste qu'infaillible de leur état d'esprit. Ce n'est pas en effet un simple truisme que de dire que le silence est moins trompeur que les paroles.

Donc la victoire ne leur a causé aucune joie. Ce n'est pas à leur guerre qu'elle mettait fin, mais seulement à la guerre des Alliés. Et il leur a été aussi facile que naturel de trouver que tout continuait, comme avant, d'aller mal.

Comme toutes leurs jérémiades du temps de la guerre avaient pour effet et pour but réel, sinon intentionnel, de décourager les gouvernements et les combattants, de même leurs récriminations actuelles ont pour but d'enlever la confiance, de semer la panique, de rendre épidémique une grogne perpétuelle. Peu leur importe les faits ni la logique. L'un d'eux a fait l'autre jour ce tour de force et d'insanité de rendre les Alliés responsables du bolchévisme parce qu'ils n'ont pas voulu faire la paix en 1917, oubliant que l'Allemagne, avec laquelle il fallait compter, ne voulait alors que d'une paix basée sur sa victoire et refusait de traiter sur une autre base.

Comme si le bolchévisme n'était pas l'allié de l'Allemagne, n'était pas, en tant que communisme et barbarie, le fils de l'Allemagne, qui l'a fait éclore en Russie. D'après ce beau raisonnement, ce serait les Belges qui seraient responsables de la destruction de Louvain; ils n'avaient qu'à laisser passer les Allemands. Les Belges et les Français seraient ainsi responsables de tous les meurtres, de tous les viols, de tous les désastres accumulés par les Allemands: ils n'avaient qu'à se soumettre aux sommations du Kaiser et aux cupidités de tous ses Boches.

Actuellement nos pessimistes font dans le bolchévisme et escomptent la révolution sociale, non pour s'y opposer, non pour soutenir les éléments d'ordre et calmer les appétits révolutionnaires, mais pour crier que tout s'en va au désastre, que rien ne se fait de bon à la conférence de la paix, dont ils ne parlent qu'en mal, que tout va pour le pis dans le pire des mondes. Et ces lamentations sont exécutées sur un ton vindicatif, satisfait, presque triomphant. En effet quand ça va mal pour la société, les croquemorts du pessimisme ont la mine réjouie, c'est leur profit qui va bien.

Il y a une manière de voir le mal pour le déplorer, pour en avoir pitié, pour s'efforcer de l'enrayer et de la guérir, pour soutenir et encourager ceux qui le combattent. C'est la manière raisonnable et charitable, la manière qui entretient l'espérance, tout en